

Kosy Libran

Le Prophète
du
libéralisme

présenté par
Michel Piquemal

En ces temps de désarroi, où beaucoup s'interrogent sur la marche et l'avenir de notre civilisation, il est bon d'écouter Celui qui parle vrai, Celui dont la langue n'est pas de bois, qui dit les choses crûment.

Il a pour nom Kosy Libran et porte un message droit, ambitieux et plein d'espoir, parce qu'il est l'avocat, l'élus et le bien aimé de l'élite qui mène le monde. Homme de grands desseins, il s'est donné pour tâche de nous guider et il ne ménage pas ses peines pour être sur tous les fronts.

Dans cet ouvrage, il nous livre l'essentiel de sa pensée et l'on pourra prendre la mesure de ses talents de grand communicant. Si certaines de ses opinions risquent parfois de vous surprendre, vous reconnaîtrez vite qu'elles sont toutes frappées au coin du bon sens. Et vous serez vous aussi bientôt pris sous le charme.

Adeptes d'un "esprit sain dans un corps sain", c'est tout au long d'un parcours de golf qu'il a symboliquement voulu nous livrer son enseignement.

Ces paroles prophétiques qu'il nous donne à méditer réenchangent le monde. On peut l'affirmer sans crainte, ce sont là les Tables de la Loi d'un nouvel ordre planétaire... et je suis particulièrement honoré d'avoir été choisi pour vous les présenter.

Ensemble, grâce à lui, nous allons construire et reconstruire. Ensemble, grâce à lui, nous allons redonner foi en l'Occident.

Michel Piquemal

Il nous avait tous réunis, sur le golf somptueux de sa demeure privée. Et nous le suivions radieux, portant fièrement à tour de rôle le sac garni de ses clubs.

La pelouse nous semblait la métaphore de ce monde définitivement aplani et soumis à leurs règles. Les obstacles n'étaient pour eux qu'un jeu. Franchis en quelques coups savamment dosés.

Sa frappe était sèche et nette, ses gestes mesurés et méthodiques. Sa joie s'élançait loin sur le gazon. Il était là dans toute sa gloire. Lui seul connaissait le sens du nouvel ordre du monde.

Et nous nous tenions là pour apprendre de lui, pleins d'une soif de savoir humble et sans borne. Juges, médecins, banquiers, professeurs, chefs d'entreprises, journalistes... notre cortège l'accompagnait, comme la traîne d'une robe princière...

Tandis que nous approchions de l'aire de départ, un banquier demanda :

Maître, parlez-nous de l'argent !

Et la voix ferme de sa sagesse fit courber nos têtes...

Leur argent n'est pas leur argent. Il est là pour multiplier. Souvenez-vous de la parabole : "Malheur au serviteur qui ne fait pas fructifier ses deniers !" L'argent doit bouger, germer, quitter les bas de laine pour alimenter l'économie et la croissance. Leur argent n'est pas leur argent, comme leurs maisons ne sont pas leurs maisons, mais l'occasion de prêts, de taxes, d'impôts et droits de succession. Quel fou a jamais pu croire qu'un seul denier lui appartenait ? Quel insensé a jamais pu rêver que la maison où il demeurerait était vraiment la sienne ? C'est à tout jamais qu'il doit nous payer loyers et dividendes !

Leur argent n'est pas leur argent. Il est une colonne de chiffres dans le grand Livre de nos Ecritures, une colonne que nous pouvons biffer si notre raison l'impose.

Car l'argent est sorti de l'infamant réel qui l'indexait sur le travail et sur la sueur. Nous l'avons rendu aussi volatil que l'air. Il peut à la seconde se multiplier par millions comme disparaître sous nos coups de gomme.

Il est l'Alpha et l'Omega, le Seul et l'Unique. Il est Celui qui est, sans commencement ni fin, le Divin Incréé...

Il posa la balle sur le tee et d'un swing puissant l'envoya voler vers le ciel.

Alors un économiste domestiqué demanda :

Et l'emploi, maître ?

L'emploi est le maître mot, notre éternel credo, car il est bon aux oreilles de tous ceux qui craignent pour leur place et leur vie.

Mais nous devons leur enseigner le sens des réalités. Pour ne pas perdre d'emplois, nos entreprises ont pour nécessité d'être compétitives, et doivent donc dégraisser, licencier... ou se délocaliser. Car la Bourse adore les licenciements qui font grimper les valeurs et multiplient nos profits.

Afin que nous puissions créer de nouveaux emplois, l'État doit nous appuyer de sa manne. Pour cela, il doit lui aussi dégraisser, faire des économies et licencier ses trop nombreux services.

Ainsi pour créer des emplois, la loi du Seigneur veut que nous en supprimions encore et toujours. Afin que la Bourse et nos profits se portent au mieux, pour les siècles et les siècles.

Aux journaux le rôle de culpabiliser, d'accuser les citoyens de ne pas être compétitifs, de bénéficier de trop nombreux avantages qui nuisent au monde de l'entreprise et le contraignent aux plans sociaux...

Ceux qui n'ont pas d'emploi jalouseront les nantis de l'administration et se réjouiront de les voir licenciés. Ceux qui en conservent miraculeusement un s'y accrocheront comme le naufragé à son radeau, et jalouseront les assistés qui survivent des subsides de l'État-Providence. Et les divisions de tous accroîtront notre pouvoir. Car l'emploi n'est aujourd'hui qu'un mot du passé, rendu caduque par l'automation et la cybernétique. L'emploi ne crée plus du profit que par sa suppression !

Maître, qu'en est-il alors du chômage ?

Il est bon qu'une partie de la population soit sans travail et dans le besoin. Sinon, qui accepterait d'accomplir les tâches les plus difficiles et les moins payées ?

Le chômage est une nécessité car il entretient la soumission. Il crée le besoin, le désir, la pression qui obligent à se dépasser. Il donne du bonheur à ceux qui ont un emploi qui peuvent ainsi comparer leur bien-être au regard de ceux qui sont laissés sur le bord de la route.

L'émulation est chose saine. Voilà pourquoi c'est lorsqu'une entreprise se porte bien qu'elle doit licencier, de crainte de s'endormir dans une routine fonctionnaire. Une entreprise qui crée des bénéfices ne doit pas perdre de vue que sa mission est de les faire croître, sinon combien grand sera pour elle le risque de glisser sur la mauvaise pente, celle des avantages sociaux sans fin. Ce sont les licenciements qui stimulent les bénéfices des actionnaires et permettent à l'entreprise de garder sa vitalité de jeune homme.

Que disent les paraboles bibliques ? Pour faire belle moisson, on doit travailler dur. Et si l'on veut une farine sans tâche, il faut accepter de sacrifier les épis fanés, pourris ou immatures. Sinon c'est le pain tout entier qui sera gâté. Il est des potions amères qui guérissent. Faites confiance au Médecin. Sa main quoique lourde et dure est guidée par la main bienveillante de l'Invisible.

Si le chômage n'existait pas, il nous appartiendrait de l'inventer !

Maître, osa risquer un directeur d'ANPE, n'est-il pas pourtant charitable d'aider parfois certains à s'en sortir ?

Non, car il n'est rien de plus dégradant pour l'être humain que d'être assisté. Il faut supprimer ces trop grandes aides qui encouragent la paresse des citoyens. Plus de revenu minimum, plus d'assurance garantie, plus de parasites payés à ne rien faire. L'assistanat crée les assistés. Supprimons l'État Providence et vous verrez disparaître les assistés.

Lorsqu'ils n'auront plus de beurre pour tartiner leurs croissants, ils relèveront enfin les manches. Et s'ils n'ont pas de qualifications, ils devront accepter les tâches qu'on leur proposera.

Ainsi ils retrouveront, grâce au libéralisme, leur dignité perdue. En vérité je vous le dis, ils nous remercieront de notre dureté apparente qui leur a permis de relever la tête. A sa manière, notre libéralisme est un humanisme, mais un humanisme qui tient compte de l'impitoyable sélection naturelle sans laquelle il n'y a pas de société durable possible. Car les inutiles et les parasites, aidés par ceux qui leur tendent stupidement la main, auraient tôt fait de faire couler le navire.

Certaines réalités, aussi dures soient-elles, doivent être regardées en face. La terre ne pourra pas éternellement absorber la croissance d'une population improductive ; aussi bien dans les pays développés que dans le tiers-monde. Lorsque cela deviendra nécessaire, nous prendrons avec fermeté les mesures qui s'imposent. L'aide alimentaire, trop généreusement accordée, encourage la pauvreté. Si certains doivent rester sur le bord de la route, ce n'est que justice. Notre humanisme a ses limites. Nous ne laisserons pas le lapinisme des pauvres ruiner notre civilisation.

Nous étions maintenant sur le green, reflet d'un monde lisse et ordonné.

Alors un agent de change demanda :

Et l'épargne, maître ?

En vérité, je vous l'ai dit, il est bien fini le temps des bas de laine. Malheur à ceux qui font des économies, car ils sont l'incarnation du mal. Ne pas consommer, ne pas faire de placements est péché. Les classes moyennes doivent, elles aussi, jouer leur argent dans le grand casino de la Bourse, participant ainsi à l'élan généreux de la croissance.

Vous les chroniqueurs boursiers, vous les agents de change, votre devoir est de faire miroiter des bénéfices fabuleux. Car s'ils mettent un doigt dans l'engrenage, leur argent les mettra de notre côté, du côté des dégraissages et des plans sociaux. L'actionnaire qui sera en eux militera même pour leur propre licenciement.

Mais lorsque viendra pour nous le temps des vrais bénéfices, en faisant chuter artificiellement les valeurs que nous avons encensées, c'est sur leur dos que nous grappillerons. Car un grain de raisin pris à chacun finit par faire de belles grappes.

La Bourse est un crime parfait où la victime est elle-même complice. A-t-on jamais vu un joueur se plaindre d'avoir perdu ? Non ! le joueur recommence car il espère à l'avenir gagner. Mais comment gagner à la "corbeille" sans délit d'initié ?

*Alors un entrepreneur demanda :
Maître, qu'en est-il du commerce ?
Et il répondit, disant :*

Le commerce est tout entier régi par les dures lois de la libre concurrence. Mais quel jeu magnifique que cette compétition ! Ces entreprises qui rivalisent d'ingéniosité pour pouvoir offrir toujours plus à leurs actionnaires, dans un extraordinaire sentiment de liberté loin des pesanteurs administratives qui voudraient tenir compte de tous les archaïsmes sociaux, du paiement exorbitant d'heures prétendument supplémentaires à la survie des escargots en voie de disparition. Au royaume de la libre concurrence, tous les coups sont permis. Si des populations courageuses s'offrent à travailler plus pour un moindre salaire, qui devrait les en empêcher ? Si le travail des enfants permet à un pays de se redresser, au nom de quelle sensiblerie sociale oserait-on le lui interdire ?

Il va pourtant sans dire que cette joute entre géants n'est qu'un jeu. Il n'y a pas de réelle compétition pour ceux qui appartiennent au club.

D'un très beau put, il fit glisser la balle vers le drapeau.

Si le jeu sur le terrain se fait avec acharnement, si nous n'hésitons pas à risquer des pions, à en prendre ou à en détruire... lorsque la partie est terminée, nous nous retrouvons tous ici sur le même terrain de golf, afin de nous délasser.

Peut-être même l'entreprise qui a gagné le marché se verra-t-elle rachetée ou fusionnera avec celle qui l'a perdu. Quant au PDG perdant, il se verra consolé par de généreuses *stocks options* prises sur l'entreprise avant d'intégrer un nouveau poste de direction.

Car nous appartenons au même monde. Comme dans un club privé, notre lutte a ses règles qui nous gardent éternellement solidaires. Mais notre compétition, dans laquelle la foule des petits joue le rôle des soldats, justifie la

nécessité des bas salaires, des licenciements, des délocalisations et des dérèglementations sociales. Elle est notre alibi, l'argument suprême qui maintient les peuples sous la coupe de la fatalité économique.

Avant que la balle ne glisse dans le trou, un rédacteur en chef enleva servilement le drapeau. Puis il s'approcha de Lui et susurra :

Et l'information, maître ?

L'information, c'est la démocratie. Pareille à l'océan, elle doit donc submerger le citoyen... devant son bol de café, au volant de sa voiture, et durant le temps des repas. Elle doit se multiplier et l'accabler sans cesse, afin qu'une nouvelle écrase la précédente de son poids, réduisant le monde à un tapis de faits divers.

Plus d'analyse globale, juste des flashes qui tombent comme une avalanche de feuilles mortes. Un merveilleux zapping qui doit étouffer l'information même. Une accumulation insensée qu'aucune mémoire d'homme ne puisse intégrer mais qui donne le sentiment d'un monde dangereux duquel il faut frileusement se protéger.

Dans tous les domaines de la vie, des professionnels doivent donner leur choix patenté de réponses. Le citoyen ne peut pas, le citoyen ne doit pas avoir de pensée propre. Les journalistes sont là pour penser pour lui, en le nourrissant des multiples échos de notre pensée unique.

D'ailleurs les nouvelles ne valent que tant qu'elles sont nouvelles, et l'information n'est plus qu'une distraction comme une autre. C'est pourquoi les citoyens y tiennent tant. Aidons-les à parier mentalement sur une élection, sur l'issue d'une guerre lointaine ou l'assassinat d'otages, comme ils parieraient sur une partie de football. Car c'est désormais là le vrai sens des "nouvelles". Un jeu parmi les jeux.

Nous leur avons ôté le droit d'influer sur le cours des choses, laissons leur la jubilation du pari.

*Alors un professeur d'université demanda :
Et le langage, maître ?*

Il est la clé de la pensée, devenue Notre pensée. Nous avons changé capitalisme en libéral, licenciements en plan social, et les employés en "ressources humaines".

Nos journalistes, nos publicitaires ont fait tomber en désuétude, jugés ringards et ridicules, les vieux mots de prolétariat, d'exploitation, de travailleurs, de luttes des classes... qu'aucun de nos ennemis n'ose plus employer, de crainte de voir sourire ses enfants.

Nous avons banni le mot de profit pour lui préférer ceux de croissance ou d'optimisation des capitaux. Pareil à Celui qui changeait l'eau en vin, nous avons transformé les massacres en dommages collatéraux. Nous avons inventé la compétitivité, les dégraissages, les restructurations et surtout l'austérité et la fatalité économique.

Tendant son flambeau comme au port de New York, la liberté est nôtre, car nous sommes à tout jamais la libre entreprise.

Notre nouveau langage fleurit dans nos journaux, notre presse, nos médias. Et le langage change mieux les consciences que toute autre chose, car le langage est la pensée même, notre pensée unique libérale, "la seule politique possible".

*Alors un homme politique de droite demanda :
Et la gauche, maître, pourquoi donc tolérer un tel archaïsme ?*

La gauche est comme le bouchon de l'autocuiseur que l'on soulève lorsque la poussée est trop forte. Elle évite la surchauffe et permet d'augmenter plus encore la pression. Son masque moins austère et plus souriant redonne confiance. Et l'on obtient quelquefois plus avec de belles phrases qu'en tendant le bâton.

L'être humain a besoin d'espoir. La gauche est là pour régénérer sa part de rêve, comme la droite est là pour parler de raison. Elle est l'obstacle qui permet au cheval de sauter toujours plus haut.

Aussi les deux visages de la droite et de la gauche doivent se succéder, faisant croire au changement de ce qui reste immuable, notre seule politique possible.

Et les syndicats ?

La malchance avait fait glisser sa balle dans un bunker de sable. La question parut à certains inconvenante et il y eut des murmures. Mais il se retourna pour nous sourire :

En prônant l'individualisme, nous les avons privés de leurs forces vives. Ils ne sont plus que des coquilles vides. Et de ces vieux combattants, nous avons fait des amis. Nous les avons engraisés de bons grains, gavés de notre sucre, caressés dans le sens du poil. Et ils mangent dans nos mains comme les pigeons de nos volières.

Ce ne sont d'ailleurs plus des syndicats, mais des partenaires sociaux, qui ont rangé l'utopie au magasin des accessoires. Des gens comme il faut avec qui l'on peut traiter en bonne intelligence et avec réalisme.

Il en est qui les blâment, il en est qui les dénigrent. En vérité je vous le dis, les syndicats sont nos plus fidèles compagnons. Lorsqu'il nous faut saigner la bête, qui nous aide, sinon eux, à maintenir les cornes à terre ? Sans l'eunuque qui garde les portes, il n'est pas de harems possibles !

Mais alors, renchérit un directeur d'institut de sondage, qu'en est-il de la politique ?

Et il répondit, disant :

A quoi bon la politique lorsque est advenue la fin de l'Histoire ? Désormais, le Marché et l'économie guident les hommes et ils les guident plus sûrement que tous les gouvernements à jamais imaginés. Ils les mèneront inexorablement vers plus de richesses, plus de consommation, donc plus de liberté de choix et de bonheur. Si la politique a perdu tout son sens, c'est pour la simple et bonne raison que nous avons changé d'ère. Les superstructures que le Marché a mises en place se substituent peu à peu à des gouvernances obsolètes, qu'on regardera bientôt comme des souvenirs d'un temps préhistorique, où les passions plutôt que la raison gouvernaient les hommes.

Il n'y a qu'une seule politique possible. Nous le savons aujourd'hui aussi scientifiquement qu'un rigoureux théorème. A quoi bon lui donner le nom de politique puisqu'elle est plus noblement la loi naturelle du Marché... une loi céleste pareille à la gravitation universelle. Une loi à laquelle il suffit de s'abandonner pour que le monde se rétablisse en un généreux équilibre.

Quoi qu'il puisse en paraître, le Marché est sage et harmonieux. S'il casse et brise parfois, c'est toujours pour gagner en santé, comme un fleuve en crue qui nettoie ses berges. Le fleuve, après ses crues, ne recouvre-t-il pas son harmonie ?

Le Marché est sage. Il est aussi omnipotent. Tout Etat qui voudrait s'y opposer verrait sa monnaie voler en éclats, son économie s'effondrer. Le Marché en a le pouvoir... et les hommes politiques le savent bien qui obéissent désormais aux nouvelles structures pour devenir les gestionnaires de la nouvelle économie, des Présidents déguisés en VRP, des hommes d'affaires avisés qui ont tout à gagner à leur changement de statut.

C'est en douceur que ce nouvel âge est advenu. Le Marché n'a pas eu besoin de Révolution ni même d'élections. Il s'est

imposé et a pris la place que la fin de l'Histoire lui réservait. Une révolution tranquille que les intellectuels n'ont pas vu venir et qui va pourtant éloigner à jamais leurs creuses péréraisons.

Notre pouvoir est le seul vrai pouvoir. Il est inattaquable car il est sans visage.

Et l'Europe ?

L'Europe balaie enfin définitivement le pouvoir des urnes, en éloignant les citoyens des décisions prises pour eux. Elle rend notre pouvoir plus abstrait et plus opaque. Le politique est enfin débarrassé de la politique. Et nos lobbies peuvent prendre leurs décisions dans leur silence lointain et feutré, là-bas, loin, très loin...

Nous avons bâti l'Europe en parlant de paix et de concorde entre les peuples. En vérité je vous le dis, elle sera le terreau des divisions et des guerres futures. Nous la ferons grossir comme un bœuf jusqu'à la faire implorer. L'Europe est réglée pour se déchirer, s'autodétruire. Sa programmation est inéluctable. Car sans guerre, il ne peut y avoir de société possible, sans destructions, pas de constructions nouvelles, génératrices de nouveaux profits.

Comme un enfant bâtit des châteaux de sable pour les voir crouler sous l'assaut des vagues, nous avons bâti l'Europe pour mieux la voir s'effondrer le moment venu.

Il prit par deux fois sa respiration et frappa la balle en explosion...

*Il sortit du bunker, faisant gicler le sable en gerbe sous le club. Tandis que nous suivions la trajectoire de la balle des yeux, un journaliste demanda :
Et le fascisme, maître ?*

Son fantasme sera votre meilleur serviteur. Vous le remettrez à l'honneur en toutes occasions... Chaque fois que le citoyen doutera de nos valeurs, vous le sonnerez comme un chien de garde, vous claironnerez haut et fort, vous en appellerez à la conscience..., ressortirez de votre manche les tombes profanées, les croix gammées, ces vieux épouvantails qui ont tant et tant servi. Les éditoriaux de vos journaux partiront en guerre contre la peste noire, crieront au loup. Et les bons citoyens reprendront le chemin des urnes libérales.

La peur du fascisme est douce à nos oreilles. Elle est la clôture électrique, le leurre qui empêche les bêtes à cornes de quitter le pré.

Aujourd'hui la démocratie permet notre règne. Qu'avons-nous besoin du bruit des bottes ? Notre ordre économique est au-dessus des urnes. Il n'est pas question de censure lorsque les journalistes mangent dans la paume de nos mains et répandent uniformément notre discours. La carotte suffit, mais il est bon cependant de garder le bâton en réserve.

Son club était dressé vers le ciel. La fermeté de sa poigne, son grip puissant, excluait tout tremblement.

Alors un un juge de paix demanda :

Maître, parlez-nous de la délinquance !

C'est la bénédiction, la clé de voûte de notre système. Laissez venir à nous les petits délinquants ! Sans eux, plus de travail pour les serruriers, les marchands d'alarmes, d'autoradios, de télévisions... Ils revivifient sans cesse les intérieurs des maisons, obligent à remplacer l'usagé par du neuf. Nous devons faire preuve envers eux de la plus grande mansuétude. Qu'ils croissent et multiplient, car ils sont le bon grain qui fait semence...

Ils créent le climat d'insécurité qui justifie notre règne, ils sont le bouc émissaire qui cristallise les haines. Et la haine est un ciment social bien plus fort que l'amour.

Les délinquants sont l'arbre qui cache la forêt de notre propre délinquance, nos détournements de fonds publics, nos blanchiments d'argent... face auxquels la justice des hommes n'a plus compétence d'agir.

Et la drogue, Maître ?

Qui ignore que le mal engendre souvent le bien ?

La drogue est un mal nécessaire. Qui, mieux qu'elle, peut transformer les tigres en moutons et garder en paix nos banlieues ?... Qui, mieux qu'elle, peut nourrir l'économie parallèle qui permet aux pauvres de survivre ?

Comme la délinquance, elle est une clé de voûte de notre système. La combattre serait réduire à la misère toutes les périphéries urbaines. Et nul ne souhaite pareille désolation ! Ce serait priver de son argent frais l'économie toute entière.

Son pas foulait le parcours d'une énergie conquérante et certains s'essoufflaient à suivre son allure...

Alors un médecin demanda :

Et la maladie, maître ?

En vérité je vous le dis, le règne des bien-portants n'a plus court. Tous les citoyens doivent se sentir malades ! Chaque moment de la vie doit devenir un état pathologique, source de profit : l'accouchement, l'adolescence, la vieillesse... doivent générer leur cortège particulier de soins. Les femmes ne doivent plus savoir donner la vie sans péridurale et soins intensifs. Les jeunes gens ne doivent passer leur crise qu'à renforts d'anxiolytiques. Il ne doit plus y avoir de vie possible sans l'assistance de médecins, praticiens, psychologues... Le sommeil est à soigner, comme l'érection ou la ménopause... et l'alimentation doit devenir thérapeutique.

Bénies soient les allergies, la pollution, le stress et les angoisses. Les hommes sont faibles, les hommes sont petits ; qu'ils tendent la main vers nos pilules, nos cachets et nos potions. Ils ont besoin de nous. Ainsi la vie pourra se prolonger en une lente et juteuse agonie.

Bonheur des scanners, des IRM, des prises de sang, des radios, des diagnostics toujours plus sophistiqués ! C'est par la maladie que nous régnons et règnerons !

Fabriquons des obèses gavés de sucre, diabétiques limaces rampantes, éléphants de mer aux cœurs fragiles. La honte de leur corps nous sera un marché sans fin de produits diététiques, de jogging XXL et de rameurs couchés.

Alors un directeur d'une mangeoire d'alimentation rapide demanda :

Maître, parlez-nous du Manger et du Boire.

C'est au pays de l'enfance que le Manger et le Boire se forment. Que le sucre soit, partout, sous toutes ses formes ; car le sucre carie les jeunes esprits et en fait nos servants. Que la quantité soit ! Deux paquets pour le prix d'un ! car le bourrage des corps castre et étouffe la pensée de ses graisses.

Hommes de l'alimentaire, votre responsabilité est grande ! C'est dans l'heureux temps de l'enfance que se forment nos futurs malades esclaves de leurs désirs et de nos médicaments.

Le Manger et le Boire modèlent mieux les citoyens que toutes les civilisations. En vérité je vous le dis, ils seront comme des oisillons ouvrant sans cesse le bec pour recevoir leur pâtée. La qualité ne leur importera guère. Mais leur goût pour la quantité ne se démentira jamais et fera tourner nos machines pour les siècles et les siècles.

Un psychologue d'entreprise était parmi nous. Nous l'avons remarqué à ses airs cauteleux et son regard fuyant. A voix basse, il murmura : Maître, que dire et que penser du sexe ?

Dans sa version primaire, le sexe représente un danger pour la société toute entière. Il est égoïste et antisocial. Aussi doit-il être canalisé, soumis, régulé, culpabilisé, transcendé comme l'ont toujours fait toutes les religions du monde, dont c'est la principale fonction.

Mais nous avons fait mieux !

Nous l'avons éloigné de sa réalité bestiale et gratuite pour le rendre virtuel et payant. Il est aujourd'hui entendu qu'il est médiocre de faire l'amour simplement, sans écran, sans téléphone, sans gadgets, sans revues et hors des boîtes à partouze. Séduire doit s'accompagner de cadeaux, de sorties, de restaurants, de cinémas, de cosmétiques, de parfums et de sous-vêtements sexy ! Faire l'amour se convertit donc enfin en espèces sonnantes et trébuchantes !

Nous avons fait mieux, et nous avons fait plus !

L'énorme énergie du fantasme a été réinvestie dans la pub où il sert de formidable levier. Le pouvoir du phallus s'est mué en 4X4, vestons de luxe et villa avec piscine. En leur absence, un sentiment de castration voit le jour !

Quant au besoin éperdu que le sexe constitue pour ceux qui ne participent pas à ses fêtes, nous l'avons transcendé dans les bienfaits thérapeutiques de la consommation. Manger d'abondance, comme fumer avec frénésie, donne la sensation de se remplir et combler le vide du désir. Aussi l'appétit des masses frustrées est-il sans bornes ! Et ce comblement apparent d'un vide est un leurre qui réclame toujours plus de pitance !

Loin d'être dangereux pour la société, les nouveaux visages du sexe cimentent donc notre monde libéral. Il n'est plus question ni besoin d'interdire comme dans les temps anciens. Le sexe est désormais pareil à un fleuve tumultueux que d'habiles barrages permettent de canaliser pour en exploiter la force commerciale.

*En lui tendant humblement son bois, un homme de loi demanda :
Maître, qu'en est-il alors du mariage ?*

C'est une étape obligatoire à sanctifier par des cadeaux, des repas somptueux et l'ouverture d'un P.E.L... L'homme et la femme y oublient leur identité pour pousser ensemble le même chariot dans les rayons de notre bien-être...

Et qu'en est-il du divorce ?

Le divorce n'est pas qu'une séparation. Ce qui divise multiplie. Voici que deux êtres se séparent et qu'il faut racheter tout en double. Voici que la maison se vend à la sauvette, que l'un et l'autre cherchent un nouveau toit, de nouvelles affaires, de nouveaux véhicules. Leur mariage nous avait beaucoup donné, leur divorce nous donne plus encore.

Hosanna ! Voici qu'ils se sentent coupables à l'égard de leur progéniture. Pour les attirer chacun dans leur giron, voici qu'ils achètent à profusion, rivalisant de cadeaux. Leur divorce est une bénédiction.

Qu'ils se marient, qu'ils divorcent, se remarient, redivorcent... s'obligeant ainsi à travailler toujours plus pour payer crédits et pensions alimentaires.

*Alors un jeune homme au teint pâle demanda :
Maître, parlez-nous du féminisme !*

Vos sœurs ont voulu se libérer, devenir les égales des hommes ; et dans leur désarroi, elles ont réclamé le droit au travail. Nous les avons prises au mot en retenant de leur verbiage cette seule égalité dans l'esclavage. Une personne suffisait à faire vivre un ménage, il en faut désormais deux. Tour de passe-passe ingénieux qui double nos profits. Les femmes n'en continuent pas moins leurs tâches serviles, et leur droit au travail s'achète à moitié prix. De même que la Révolution française avait permis de mettre les citoyens aux travaux forcés, en sabrant les 120 jours religieux chômés bien inutiles, de même le féminisme a régénéré notre économie.

Mais la route est encore longue et l'avenir fructueux. Les femmes doivent avoir toujours plus de droits, car elles savent mieux que les hommes acheter et consommer. Elles sont l'exemple à suivre pour le bien-être de tous.

La société doit se féminiser, les hommes devenir androgynes. Car ceux qui refusent la virilité adorent les objets qui la remplacent en leur cœur. Leur amour de la consommation en fait les chéris préférés du Seigneur. Vêtements, électroménagers, gadgets, cosmétiques, culte du corps, revues, cinéma, culture... le pouvoir gay raffole de tout ce qui est à vendre et se jette. Il zappe sur toutes les tendances, les crée, les innove. Il veut sans cesse être à la page, porter la marque. Il juge autrui à l'élégance des chaussures et à la cherté de l'après-rasage. Puissent tous les citoyens s'inspirer de leur goût du bonheur factice !

*Alors un veston Armani flanqué d'un catogan demanda :
Maître, parlez-nous de la pub !*

La publicité est notre credo, la publicité est notre voix. C'est l'exemple délicieux du mensonge organisé, porté en vérité suprême. Il n'est pas d'espace qui doive en être privé : des écoles aux hôpitaux, des trains de banlieue aux abribus, des cartes téléphoniques aux nappes de restaurant... Elle doit se glisser partout, rendant caduque toute réflexion, toute raison bêtement raisonnable.

Ses messages quotidiens formatent, mieux que toute propagande, l'énergie du désir des hommes. Elle leur désapprend la révolte, la culture, le sens critique et la gratuité. Elle glorifie l'inutile, le jetable, la marque.

Le cerveau des hommes est une pâte molle. Répétons mille fois que deux et deux font cinq, et le miracle opérera : deux et deux feront cinq.

Mais la publicité n'est jamais aussi belle et forte que lorsqu'elle se déguise, lorsqu'elle se masque derrière des éditoriaux de la presse, des films à grand spectacle ou des tee shirts d'enfants. Jamais aussi belle que lorsqu'elle joue sur la corde sensible, se faisant une rente de l'émotion, de la sensibilité, de la tendresse et de l'innocence des tous-petits.

La publicité est sans cesse à réinventer, à multiplier. Car la publicité ne nous coûte rien. Elle est facturée à ceux qui la subissent dans le prix même des objets. Loin de nous le reprocher, ceux-là mêmes qui la paient la trouvent drôle, pétillante, colorée. Qui voudrait les priver d'autant de bonheurs ?

*Il avait rejoint le green en deux coups et était en position de birdy.
Un sourire éclairait son visage.*

*Alors un dirigeant de grand magasin demanda :
Maître, parler nous de l' Acheter et du Vendre !*

Il est un évangile que vous devez toujours garder en mémoire. Si l'homme et la femme sont heureux, ils ne consomment pas. C'est la frustration qui est la base du désir de consommation. Aussi faut-il leur offrir d'inaccessibles modèles de beauté et de richesse, afin que la frustration les mène sur le chemin des achats.

Que vos journaux, que vos médias leur montrent sans cesse des corps parfaits, des jeunesses éternelles... qu'au désespoir de ne pas posséder, ils chercheront à acheter. Que les cinémas abreuvent la jeunesse d'infatigables super-héros à la libido sans failles. Qu'une coupure forte et nette soit faite entre ceux qui participent à la fête des médias et ceux qui n'en sont que les dérisoires spectateurs. Nos gammes de vêtements, nos cosmétiques, nos lotions, nos produits amincissants, nos publicités sont là pour mettre du baume à leur malaise et nourrir leurs rêves.

Et plus ils seront laids, disgracieux et obèses, plus ils débourseront. Car il est dit dans les Circulaires que le Bonheur ne consomme pas. C'est la peur de mourir, c'est la peur de vieillir, la peur d'être différent qui ouvrent les portes de nos magasins.

Consommer n'est pas un choix. C'est une obligation morale. Qui oserait ne pas sanctifier ces dates sacrées, images mêmes du bonheur, que sont Noël, la Saint Valentin, le Premier Mai, les Soldes d'hiver ou la Fête des Mères ? Qui oserait porter des vêtements usés, des chaussures élimées qui le dénonceraient à l'opprobre de tous ?

Tout doit être neuf, car l'usure est l'image honteuse de la vieillesse et de la mort.

Ainsi, demanda un commerçant, tout peut-il s'acheter et tout peut-il se vendre ? L'éducation, la santé, la justice...

Il fronça un sourcil épais pour nous éclairer de sa science :

Pourquoi l'éducation, la santé, la justice échapperaient-elles à la loi du marché ? Elles ont elles aussi un coût, elles peuvent, elles aussi, être créatrices de richesses. De quel droit priverait-on de ce commerce les citoyens ? Au nom de quels principes surannés et obsolètes ? Partout le Marché a montré sa capacité à procurer du bien-être. Abandonnons-lui ces valeurs et il saura les rendre économiquement viables, pour le plus grand bien de tous, dégageant des dividendes qui relanceront inexorablement la croissance.

Il est juste que les forces les plus vives de la nation, celles qui risquent et entreprennent, bénéficient d'une meilleure santé, d'une meilleure justice. Et leurs enfants ont droit à une meilleure éducation, qu'ils ont les moyens de payer. Il n'y a là rien d'amoral. L'injustice serait que les forces vives paient pour entretenir des fainéants et des inutiles.

Rien n'est plus absurde que la gratuité qui vide les réalités de leur richesse. Si des laboratoires investissent pour la recherche, ils doivent être récompensés. Si un paysage, un coucher de soleil, une plage de sable fin sont magnifiques, ils doivent appartenir aux plus offrants. Et si l'eau se raréfie, si le silence devient précieux, qui reprochera aux plus entreprenants de les mettre en vente ?

D'ailleurs les plus jeunes l'ont bien compris qui méprisent ce qui est gratuit et s'enthousiasment pour les produits hors de prix... Cette plus-value de bonheur, c'est nous qui la leur offrons ! Qui oserait nous la reprocher ?

Il n'est pas jusqu'aux prisons qui doivent pouvoir générer du profit. Certains pays l'ont anticipé qui confient déjà leur administration pénitentiaire à des sociétés privées. Ainsi le citoyen s'évitera un surcroît de taxes tout en permettant à d'ingénieux entrepreneurs de s'enrichir, sur la boue, sur la fange, sur la lie même de la société. Les délinquants mis au

travail paieront leur dette en créant de la richesse pour tous.

*Alors une sexagénaire habillée en petite fille demanda :
Et la beauté, maître ?*

La beauté est un canon, la beauté est un idéal vers lequel tout un chacun doit tendre. Que les nez trop longs raccourcissent, que les dents s'égalisent, que les cheveux repoussent... Pourquoi seriez-vous esclaves de votre génétique, alors que les visages peuvent se remodeler et les graisses s'ôter (fondre les graisses ?) ... C'est dès l'adolescence que doit commencer le modelage esthétique, un modelage de liberté qui doit durer toute une vie. Ainsi nous bâtirons un monde sans laideur où rien ne heurtera le bon goût.

Vous trouverez dans vos magazines et sur les écrans de vos cinés des photos de mannequins et de stars. Ce sont des exemples de nez, de bouches, de lèvres, de seins, modèles de catalogues à se procurer sur commande dans toute bonne clinique... afin que renaisse une Nouvelle Eve.

Et honte aux hommes qui n'utilisent pas encore d'après-rasage, de déodorant et de parfum. Ils sont la triste survivance d'un monde ancien que les nouvelles générations féminisées vont renvoyer à leur passé bestial. Peu à peu, grace aux images véhiculées par nos médias, un homme nouveau s'apprête aussi à voir le jour. Car le libéralisme est liberté, car le libéralisme est beauté.

*D'un long put de près de cinq mètres, il réussit son birdy.
Nous étions sous le charme de son charisme, et nos visages
s'étaient détendus. Nous savions qu'aucune question ne pouvait
déranger la perfection de son jeu.
Aussi un industriel demanda :
Et la pollution, maître ?*

Il y eut un soir, il y eut un matin. C'était le cinquième jour, où il a été dit dans les Ecritures : "Remplissez la terre et dominez-là ! Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui marche ou rampe. " Car les arbres ne sont que de la pâte à papier, les déserts du pétrole, le ciel un espace pour les satellites, les lacs des bases de loisirs et l'eau une valeur cotée en bourse. Nous sommes la seule créature de Dieu. Qui pourrait nous reprocher de souiller l'univers ?

La terre est vaste. Si nous produisons des déchets, nous les exporterons vers les zones du monde qui n'ont pas les moyens de nous les refuser. Nous sauverons ainsi des pays de la misère en leur offrant un moyen inespéré de développement économique. La loi du Marché est bonne. La loi du Marché est sans faille, favorable même aux petits et aux sans grade. Pollution et dépollution ont le pouvoir de créer pour tous de multiples richesses.

Il importe juste que les citoyens ne cèdent à l'inquiétude écologique. Mais les journaux que nos publicités font vivre sont là pour rassurer et publier nos chiffres. Quant aux scientifiques, nous en avons fait des experts grassement salariés par nos soins. Quel fou payerait des experts qui ne fourniraient pas de bons chiffres ?

Rendons simplement l'écologie haïssable en faisant supporter au citoyen les charges de la dépollution et du tri sélectif. Gardons-lui son visage d'oiseau de mauvaise augure, et ses tristes théories ne feront jamais recette.

Quant à ses représentants patentés, nous en avons déjà trouvé de serviles qui acceptent de siéger dans nos cénacles en échange de quelques miettes sucrées.

*Alors, un promoteur immobilier demanda :
Maître, parlez-nous des maisons !*

Il vous a été dit que leur argent n'était pas leur argent et que leurs maisons n'étaient pas leurs maisons. Aussi se loger doit devenir un luxe. Le prix des habitations ne doit cesser de croître vers l'inaccessible, et apparaître comme une fatalité. Ainsi le citoyen devra s'endetter jusqu'à sa mort auprès de nos banques et son argent fera fleurir l'économie. Ce que nous avons gagné sur la spéculation immobilière, nous le doublerons par les crédits.

Chaque maison achetée nous sera un pactole bancaire, un hold-up de pure légalité que nul ne songerait à dénoncer, dans son apparence de fatalité.

L'endettement est bon. Car l'endettement des hommes est le meilleur gage de servilité. Qui oserait manifester, user du droit de grève quand il doit tous les mois honorer une honteuse et éternelle dette ?

Pour les autres, qui n'ont pas les moyens de payer, l'architecture doit symboliquement leur désigner leur place. Aux petites gens les petites boîtes ! Leur absence d'inventivité, d'énergie, d'esprit d'entreprise qui les a ravalés au bas de l'échelle doit se payer à ce prix. La précarité de leurs logements n'est que leur juste punition.

Un vieillard qui portait une soutane noire s'approcha d'une démarche de crabe :

Et la religion, maître ?

Nous sommes la force, et la religion est toujours du côté du plus fort. Nous sommes la force que vos divins mystères sacralisent. Sans l'aide de Dieu, nous ne pourrions lutter contre les puissances du Mal. C'est Lui qui arme notre bras et guide la main invisible du Marché. Aussi est-ce à lui que nous rendons grâce lorsque grimpent les chiffres de la croissance. En vérité je vous le dis, notre nouvelle Jérusalem dirigera bientôt la sphère céleste toute entière !

Hommes de la foi, qu'on abandonne donc à vos soins les enfants dans les langes. Car la parole religieuse doit pénétrer les jeunes consciences comme de la cire molle. Elle doit s'inscrire dans les têtes, avant même qu'elles ne deviennent raisonnantes, et enseigner soumission et humilité. Car ce qui est écrit dans la toute petite enfance, ne s'efface jamais. Et l'on voit des vieillards qui le ressassent encore avant de rendre l'âme.

Mais la vieille religion doit aussi faire peau neuve. Elle doit s'adapter aux lois du marché, accepter la concurrence, offrir des gammes de produits diversifiés. La quête de Dieu doit s'ouvrir au privé, nourrir les revues, les stages, les séminaires au désert, rendre enfin à César ce qui est à César...

Qu'un Nouvel Age soit où le grand désarroi des individus multiplie enfin ses revenus mystiques. Que la volonté du Marché soit faite, sur la terre comme au ciel !

*Alors une femme à la poitrine lourde se leva et demanda :
Maître, parlez-nous des enfants.*

Et il dit :

Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont la chair de vos futurs désirs. Ils appartiennent à l'élan généreux de la consommation. Ce sont eux qui rempliront vos caddies aux supermarchés, réclameront des réfrigérateurs débordants de boissons sucrées et choisiront la marque de votre prochaine voiture... Laissez-vous conduire par eux, car eux seuls savent ce qui est bon pour vous !

Vos enfants sont comme autant de mains tendues vers l'émerveillement des objets. Ils sont sensibles à nos lumières, nos images qui brillent, nos tours de manche. Leurs désirs sont sans fin. Laissez venir à nous les petits enfants, car ils sont les guides éternels du Grand Troupeau.

Et que nul ne les brime, que nul ne les réprimande afin qu'ils réclament, tirent la manche, exigent au gré de leur bon vouloir qui est aussi le nôtre. Que disparaissent des cours de récréation les jeux de billes, d'osselets, de cartes, de ballons ou d'élastiques, divertissements de quelques sous... que les gadgets électroniques supplanteront sans peine, obligeant les adulte à suer leurs deniers.

De trou en trou, il avançait avec l'assurance d'un joueur professionnel. Il semblait toujours imperturbable, comme s'il n'avait pas de système nerveux.

Alors un Inspecteur d'Académie demanda :

Et l'éducation, maître ?

L'Etat qui l'a prise en charge nous a longtemps privés de fabuleux bénéfices. L'Ecole libre et gratuite est une insulte au bon sens, un dangereux archaïsme. L'école doit, elle aussi, générer ses dividendes.

Mais ce temps de l'Etat-Providence est désormais fini. Nos amis de gauche et de droite s'emploient enfin à priver l'école publique de moyens. Nos journaux dénigrent leurs méthodes d'enseignement, désespèrent leurs professeurs et sapent l'image publique. Il est bien proche le temps où nous pourrons enfin proposer aux citoyens notre école libre et libérale, une école sans pauvres ni immigrés, entre gens de notre sorte. Une école où le client parent d'élève sera roi.

En vérité je vous le dis, les classes moyennes se saigneront pour pouvoir y inscrire leurs enfants, quand l'Ecole de la République aux locomotives rouillées sera mise enfin sur voie de garage...

Pour les autres, ce vieux train éducatif suffira. L'Etat ne doit pas interférer dans le processus de sélection naturelle qui ravale les incapables au bas de l'échelle. Il est juste que le pouvoir soit aux hommes forts. Sinon c'est la société toute entière qui s'avilit, s'appauvrit et s'effondre.

En envoyant dans les universités des enfants qui ne sont pas faits pour l'étude, on ne fabrique que mécontents et fainéants.

L'école publique a sa juste mission : elle doit fournir aux entreprises les corps de métier qui nous manquent. Ainsi nous pourrons donner à chacun le travail qu'il mérite au lieu de lui faire perdre son temps en de stériles études. Pour étiqueter des conserves ou surveiller les voleurs dans des grands magasins, est-il besoin de connaître Virgile et le théorème de Pythagore ?

Et l'adolescence, maître ?

C'est un âge dangereux propice à la révolte et à la rébellion, aussi les avons-nous soumis à la dictature des marques et des modes. D'une année sur l'autre, les vêtements raccourcissent ou rallongent afin de ne pas pouvoir être utilisés deux ans de suite ; et les prix flambent au royaume des étiquettes.

Nous cultivons par nos radios la peur du ridicule, du ringard qui rallie tous les jeunes à nos lois du marché. Nous y enseignons de même la guerre à l'intelligence, la haine de la pensée, de la réflexion, faisant de *l'intello* une insulte suprême.

Leur désarroi identitaire pousse les adolescents à s'intégrer dans des groupes. A nous d'inventer et de vendre à prix d'or l'uniforme patenté de ces confréries... A nous d'en faire les hommes sandwichs des entreprises qui licencieront leurs pères. A nous de leur apprendre à zapper sans cesse d'un désir à un autre jusqu'à leur faire perdre toute logique et bon sens. En vérité, je vous le dis, les adolescents sont les futurs citoyens, déjà soumis, de notre monde à venir.

*Alors un dirigeant d'une grande chaîne publique demanda :
Et la télévision, maître ?*

Je vous dirai d'abord pourquoi la télévision n'est pas faite !
Elle n'est pas faite pour enseigner, elle n'est pas faite pour apprendre.

En vérité, je vous le dis, la télévision n'est que le porte-parole du Marché. Elle est là pour persuader petits et grands que la quantité des biens et la qualité de la vie sont une seule et même chose. Vos émissions ont pour vocation de rendre le cerveau humain perméable aux publicités. Vous devez le divertir entre deux messages. Car ce que vous vendez aux annonceurs, c'est du temps de cerveau humain disponible.

Toujours plus d'heures passées devant nos écrans, c'est toujours plus de docilité et de passivité, toujours plus de complaisance et de soumission à notre loi du marché. Car quoi de mieux que cet écran qui bouge pour hypnotiser et lobotomiser les cerveaux ?! Qu'ils soient comme des enfants gavés d'images, avides de jeux et de divertissements.

Mais il serait temps d'en bannir tout gaspillage inutile. Il n'est plus besoin d'artistes ni d'intellectuels pour faire de la télévision, car les "petits" aiment par-dessus tout se regarder. Faites le spectacle avec le spectateur lui-même, l'homme de la rue, la ménagère et le retraité. Qu'ils soient les stars sans cachets d'une médiocrité qui se regarde et se trouve légitime, puisque télévisée. N'est-ce pas là le sens même du mot démocratie ?

En entendant le mot démocratie, un directeur de programmes leva un doigt servile. Et la culture, maître ?

Voilà un mot qui doit perdre de son arrogance. Dans une démocratie, l'égalité veut qu'il n'y ait plus d'élites. La notion même d'intellectuel est une insulte à ses principes. Car chaque être humain pense et possède un cerveau. Nul ne peut se prévaloir d'un savoir ou d'une pensée supérieure. C'est donc au plus grand nombre à décider quelle culture il désire. Il est temps de faire en Occident notre révolution culturelle au service de tous. L'argent des impôts ne doit plus servir à entretenir des fainéants prétentieux, grands masturbateurs de concepts de sinistre augure.

Nous avons inventé une culture de divertissements qui ne coûte plus rien au citoyen car entièrement financée par la publicité. Cette culture-là lui ressemble. Elle lui suffit et il la plébiscite de manière écrasante dans tous les sondages démocratiques que nous réalisons. A ceux qui la trouvent infantilissante, je répondrai "n'existe-t-il rien de plus beau que l'enfance ? "

Ils la plébiscitent car elle n'est pas démoralisante, prétentieuse et fatigante. Elle est au contraire joyeuse, euphorisante et insouciant, bienfaits nécessaires dans des existences difficiles. Pourquoi une société démocratique devrait-elle financer le message d'un petit nombre de dégénérés qui ne rêvent que d'en saper les fondements pour la conduire au chaos ?

A nouveau, il puttait pour un birdy. Le drapeau était à près de sept mètres mais le terrain était en pente.

Alors un ancien "nouveau philosophe " crut nécessaire d'élever le débat :

Et le temps, maître ?

Avoir la jouissance du temps est le pire des dangers, car il conduit à la réflexion stérile, aux interrogations qui ne mènent à rien.

Du lever au coucher, les individus doivent donc être pris en charge : par les nouvelles de la radio, le ronron du travail salarié, le brouhaha de la cantine d'entreprise, les messages publicitaires et les divertissements télévisuels.

Ils doivent perdre l'habitude de se retrouver seuls face à eux-mêmes, au point que cette simple idée leur donne la nausée et qu'ils fuient la solitude pour être toujours occupés, activisés. Il est bon qu'ils se transforment en pompistes au poste à essence, en monteurs de meubles lorsqu'on leur livre des étagères, en manutentionnaires lorsqu'ils font leurs achats, en informaticiens pour communiquer et en déménageurs lorsqu'ils sont délocalisés. D'ailleurs, qui pourrait leur offrir main d'oeuvre moins chère que celle de leurs propres bras ?!

Pareillement, leurs enfants doivent passer de l'école aux jeux vidéos, du club de danse ou de judo à l'écran télé.

Ainsi habitués, les hommes fuiront toujours plus la pensée qui n'amène que malaise et rancœur et empêche l'accès au bonheur.

Se nourrir, s'habiller étaient des nécessités. Nos sociétés en ont fait un jeu permanent, offrant mille facettes et possibilités de choix. Qui nierait le bonheur d'un tel progrès! Nos ancêtres partaient durement en quête de nourriture tandis que nous n'avons qu'à tendre la main et remplir joyeusement nos caddies de produits venus du monde entier. L'exotisme et le merveilleux s'empilent dans nos chariots. A quoi bon se questionner sur le pourquoi ou le comment ?

Veillons plutôt à ce qu'il n'y ait jamais de temps libre. Le calendrier des événements sportifs doit en cela donner l'exemple. Que le Championnat de football commence

lorsque la Coupe du Monde se termine, qu'à Roland Garros succède un spectaculaire tour de l'Hexagone à pédales avant que ne démarrent les Jeux Olympiques... et ainsi de suite, dans un enchaînement sans fin qui ne laisse aucun espace libre à la réflexion individuelle.

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver sont des saisons aujourd'hui obsolètes. Vivent les saisons sportives. Nous comblerons les creux de la vague d'un réjouissant scrutin électoral, d'une élection de miss, d'un radio crochet européen ou de galas humanitaires qui lâchent la bonde à l'émotion trop longtemps contenue. Ainsi nous anesthésierons les citoyens qui hurleront leur soutien populaire dans des stades ou devant leurs postes, plutôt que de s'interroger sur des sujets qu'il ne leur appartient pas de prendre en charge...

*Alors un courtier d'assurance demanda :
Et les retraites, maître ?*

Les hommes du passé les avaient abandonnées à l'Etat. Notre devoir sera de les lui reprendre. Car l'argent qui dort est une insulte à la croissance. Mon cœur saigne quand je songe à tous ces milliards gaspillés.

Banquiers, assureurs, courtiers de la Bourse, réjouissez-vous ! L'argent des retraites vous sera rendu afin que vous le placiez et le jouiez au casino des fonds de pension. Un argent frais irriguera ainsi l'économie toute entière. Et tant pis si parfois c'est le croupier qui gagne ! Les retraités iront alors faire de petits boulots dans les supermarchés, retrouvant ainsi une douce intégration sociale.

Pourquoi priverions-nous les vieux de leur droit au travail, de leur besoin plus que jamais de se sentir utile ! L'âge de la retraite doit sans cesse être retardé. Car la retraite n'a jamais été qu'un leurre, petite fête rapide pour célébrer la fin d'une vie de travailleur. A quelques années près, elle a toujours coïncidé avec sa disparition physique. Si la science permet à la vie de se prolonger, il est juste que le temps du travail s'allonge de même.

Il changea de putter et joua la balle qui glissa le long de la pente avec une sérénité confiante. Cette petite boule blanche semblait la métaphore d'une terre qu'ils faisaient tourner à leur gré.

Alors, dans un sourire béat, Mère Rosetta leva un doigt déjà rongé de lèpre ?

Et la pauvreté, maître ?

Que les rêveurs arrêtent de rêver. Il y a toujours eu des pauvres et il y aura toujours des pauvres, car il y aura toujours des individus plus faibles, moins industriels et plus feignants. Il est normal que l'inventivité des plus forts soit récompensée, il est normal que la passivité des plus faibles ne le soit pas.

Mais il n'y a pas de réelle pauvreté économique. Le plus pauvre des pays, la plus pauvre des personnes a toujours quelque chose à vendre. Accepter nos déchets nucléaires, prostituer leurs enfants, les proposer à l'adoption, vendre leurs organes, leurs reins, leurs cornées...

En vérité, je vous le dis, la richesse des pauvres est incalculable, mais ils sont comme des enfants dans l'ignorance. C'est à vous, femmes et hommes de bonne volonté, de leur faire prendre conscience de tout ce qu'ils possèdent.

Et la charité, maître ?

C'est bonheur pour un pauvre de trouver plus pauvre que lui. C'est bonheur d'apercevoir sa main tendue, sa mine pitoyable, ses infâmes guenilles ; bonheur de lui faire l'aumône. Pareille montée en grade lui fait éprouver même jouissance que lorsqu'il bat son chien.

Qui donne une pièce à l'immigré tchéchéne sinon la vieille à la pension aussi mince que son espoir de vie ?

Et celui qui reçoit le sait bien qui reçoit aussi l'humiliation. Le bonheur des pauvres est dans l'acte de charité. Il n'est que de juste qu'ils paient pour ce bonheur, permettant par leur obole la survie des pauvres parmi les pauvres.

Un galeriste moulé dans un petit cachemire blanc reboucha obséquieusement les trous faits par Ses augustes chaussures et demanda :

Et les artistes, maître ?

Les artistes sont des Christs. Ils sont là pour offrir aux hommes leur souffrance, sainte oblation. Car la vue de la souffrance est bonne à ceux qui souffrent. Elle aide à pâtir, elle aide à supporter. Que les peintres se tranchent les oreilles et le public les aimera. Qu'ils meurent dans la misère et leurs œuvres nous seront des pactoles.

Car il est dit que ce qui ne vaut rien peut avoir soudain valeur inestimable. Nous le décrétons dans nos revues sur papier glacé, qui font le marché. Alors la croûte devient d'or. Sa valeur s'envole et multiplie les zéros infinis de l'art contemporain. Un art à notre convenance, bien contemporain. Sans danger ni pertinence. L'incolore et l'inodore devenus corne d'abondance.

*Alors un prélat qui représentait le Saint Père demanda :
Et l'espoir, maître ?*

Depuis l'enfance, vos prêtres ont préparé les cervelles. Il est dit que le bien triomphe toujours, que le mal sera vaincu, car l'ordre suprême du monde est dirigé vers le bien.

Aussi les hommes préféreront toujours un mensonge qui flatte à une vérité qui déçoit. Ils vivent et vivront d'espoir ! Il est donc inutile de leur apporter des mauvaises nouvelles qu'ils ne veulent pas entendre. Que les politiciens se fassent l'avocat du bonheur, qu'ils parlent donc éternellement de lendemains qui chantent et de reprise économique future. Que des ministres dont les ventres ronds inspirent confiance la promettent au bout du chemin, à la condition de consentir à des sacrifices. Que les cinémas abreuvent de *happy ends* et que les écrivains badigeonnent leurs romans à quatre sous aux couleurs de l'espoir. La fiction sirupeuse doit remplacer les ratés de leur réalité. Car c'est dans les fictions que les princes épousent des bergères, que les pauvres trouvent des trésors cachés et que les méchants sont punis.

C'est dans les fictions que l'argent ne fait pas le bonheur et que le silence et la soumission sont d'or.

Nous gardons le monde en partage ; soyons charitables envers les malheureux ! Donnons-leur de l'espoir ! Leur désir en est si pressant qu'ils sont même prêts à nous le payer au prix fort.

*Alors un énarque demanda :
Et l'Etat, maître ?*

L'Etat est à désinventer ! Moins d'Etat, toujours moins d'Etat, car il est dit qu'il est l'obstacle à la croissance. Qu'on le dégraisse encore et toujours, qu'on privatise et brade tous ses biens accumulés à la sueur des citoyens... qu'on le somme de se mettre au service de la compétitivité des entreprises. C'est à lui de subventionner notre recherche, nos embauches et nos débauches, d'alléger nos charges, de nous servir sur un plateau ses commandes publiques, de payer notre casse sociale.

Moins d'Etat, dira-t-on, toujours moins d'Etat. Mais gardons-nous bien de l'abolir, car lorsque nos banques sauteront, lorsque nos usines s'en iront... il lui restera de payer l'addition.

C'est aux contribuables qu'on fera appel. L'Etat est notre éternelle vache à lait ! On peut sucer ses pis jusqu'à la dernière goutte. Mais qui oserait manger la vache !

La fin du parcours était proche et pas un revers n'avait terni la perfection de son jeu.

*Un sourire de satisfaction faisait rayonner son visage.
Alors un juriste demanda :
Maître, parlez-nous de la démocratie !*

La démocratie est belle comme un songe. Les hommes tous égaux se partageant avec équité le pouvoir... La voix de chacun valant celle de chacun, sans distinction de sexe, de race, ni de richesse. Sonnez trompettes ! Qu'une larme d'émotion perle de vos paupières ! Les anciens ont lutté, les pères des pères ont lutté, certains même ont péri pour le triomphe de l'idée "démocratie".

Mais chacun sait bien qu'il s'agit d'une fiction. Comment la voix d'un pauvre pourrait-elle valoir celle d'un riche ?! Pourtant quoi de plus beau qu'un beau mensonge ? Gardons les murs de carton-pâte de la démocratie, pour lesquels certains seraient prêts à mourir. Que le peuple choisisse, nous choisirons les candidats !

D'ailleurs il y a longtemps que le vrai pouvoir n'est plus dans les urnes. Il plane bien au-dessus, dans nos institutions dont les membres ne sont pas éligibles : notre FMI, notre OCDE, notre OMC, notre Banque mondiale qui mènent la vraie marche de la planète. Les démocraties sont de belles coquilles vides. Nous les habitons pareils aux bernard-l'hermite, et ce sont elles qui nous paient le loyer !

Et la justice, maître, quelle place devons-nous lui garder ?

La justice ne doit pas gêner le Marché qui a ses propres lois productrices de richesse. La liberté de commerce est un droit sacré qu'aucun Etat ne doit pouvoir entraver. C'est pourquoi le monde des affaires ne se joue plus dans l'espace social mais dans le cyberspace où la virtualité est au-dessus des lois. Une localisation géographique précise gênerait notre développement en butte aux règles poussiéreuses des Etats. Aussi avons-nous notre propre géographie offshore qui échappe à la fiscalité tueuse de richesses : Jersey, Panama, îles Caïman, Suisse ou Luxembourg... Nous ne connaissons de paradis que fiscaux ! C'est dans cet espace virtuel que nous avons inventé la nouvelle marche du monde.

Quant à la justice des hommes, sa fonction réelle est de lutter contre les anti-sociaux, comme celui de l'Etat est de protéger et non d'entraver la production de richesses. Le laxisme des Etats Providence a encouragé le délabrement moral des citoyens. Il est désormais temps de revenir à un contrôle accru des populations. Ce n'est pas d'enseignants, ni d'infirmières, ni de travailleurs sociaux dont nous avons besoin, mais de vigiles et de policiers. L'Etat doit définitivement abandonner son rôle d'assistantat pour se consacrer à ce qui doit être sa véritable fonction : le contrôle pénal des citoyens.

Les médias doivent systématiquement stigmatiser et spectaculariser la délinquance et les violences urbaines, afin que les citoyens réclament eux-mêmes ce retour au tout-répressif. L'obsession sécuritaire doit envahir le champ des consciences par le truchement des journaux, radios et télévisions. La menace d'actions terroristes doit être en permanence agitée, car notre volonté n'est pas d'imposer par la force des états policiers mais de convaincre démocratiquement de cette nécessité par la pédagogie de nos médias.

Maître, qu'en est-il alors de la liberté ?

Qui peut sans malhonnêteté prétendre que nous ne sommes pas dans une société de liberté lorsqu'on voit l'immense choix qu'offre aujourd'hui les magasins ? Les grandes surfaces sont nos vallées de Canaan, regorgeant de produits que nous sommes libres d'acheter. Nos ancêtres déjeunaient quotidiennement d'une tranche de lard posée sur un morceau de pain alors que nos enfants peuvent chaque jour changer de céréales et de marques de jus d'orange. Songez à toutes les variétés de laits qui peuplent nos rayons : écrémé, demi-écrémé, biologique, pasteurisé, lait de riz, d'amande, de soja ou vitaminé... En vérité je vous le dis, il y en a plus de sortes qu'il n'existait de céréales aux temps anciens.

Même les pauvres peuvent, dans des magasins créés à leur intention, remplir leurs caddies d'une abondance de deuxième choix.

Tout citoyen a le droit de changer à l'infini de chaînes sur son poste de télévision, de lire les mêmes nouvelles sur des supports différents. Il peut, à chaque élection, faire son choix parmi la multitude de nos candidats et il existe six opérateurs différents de téléphones portables.

Dans la rue, nous ne portons pas tous l'uniforme bleu pétrole de la Chine de Mao, mais une infinité de costumes acceptés par tous avec tolérance, du golden boy au rasta.

N'est-ce pas là la démocratie ? N'est-ce pas là la liberté ?

Aucun "bunker", ni aucun obstacle d'eau ne semblaient pouvoir fatiguer la progression de sa balle. Il avançait de green en green avec une aisance admirable.

Maître, demanda peureusement un conseiller jésuite, ne craignez-vous pas leur révolte ?

Le citoyen doit se sentir coupable, éternellement coupable. Il est seul responsable de son mal-être. Il est coupable parce qu'il y a trop d'accidents de la route qui ruinent notre sécurité sociale. Il est coupable parce qu'il n'a pas mis sa ceinture de sécurité, parce qu'il s'est garé en des endroits défendus, parce qu'il fume et détruit sa santé. Il est coupable parce qu'il triche sur sa feuille d'impôts et s'est endetté auprès de nos banques. Il est coupable parce qu'il n'est pas assez diplômé, pas assez flexible. Il est coupable parce qu'il est au chômage et n'arrive pas à trouver un emploi. Il est coupable parce qu'il est fonctionnaire et bénéficie d'avantages éhontés. Il est coupable parce qu'il est vieux et que l'argent de ses soins et de sa retraite ruine les actifs. Il est coupable parce qu'il est jeune et ne s'occupe guère de ses vieux parents séchés par la canicule.

Les citoyens sont coupables, éternellement coupables. Pourquoi se révolteraient-ils sinon contre eux-mêmes ?

Avez-vous déjà vu les passagers d'un RER au petit matin ? Des bœufs qu'on mène à l'abattoir ont plus de prestance et d'énergie dans le regard !

D'ailleurs, comment le pourraient-ils quand, face à nos voix et notre pensée unique, nos journaux ne renvoient que notre propre écho ? Chacun sait bien qu'il n'y a pas d'autre politique possible !

Et la vérité, maître ?

" On ne demande pas au vainqueur s'il a dit la vérité. " *

* Chancelier Adolf Hitler

Le soleil était couchant. Je frissonnais, car il m'incombait de lui poser l'ultime question...

Et le libéralisme, maître ?

Il leva son putter victorieux et visa en direction de l'ultime drapeau.

Le libéralisme est la fin de l'Histoire, la victoire définitive de l'individu sur la société. Il se résume en une sainte phrase. "Tous les profits doivent aller aux entreprises et tous les débits à l'Etat, c'est à dire aux contribuables." Les nations ont le devoir de nous abandonner leurs secteurs rentables. Car les gouvernements sont désormais sous notre coupe. Qui pourrait s'opposer à l'ordre de notre monde ?

Son sourire avait quelque chose de magnétique.

Rien ! Nous n'avons plus d'ennemis, tous ralliés à notre cause libérale. Car il n'y pas d'autre politique possible...

Je suivis longuement la balle des yeux. Elle glissa avec précision.

Et j'eus le sentiment de tomber... dans l'ultime trou.

Mais un hélicoptère l'emportait déjà très haut, dans le halo lumineux d'un soleil rougeoyant...

Allez en paix ! Que Dieu bénisse le Marché. Et souvenez-vous de mes paroles qui ouvrent les portes évangéliques d'une ère nouvelle.

Le Prophète du Libéralisme vous déconseille la lecture de :

George Orwell, 1984, Folio

Eduardo Galeano, *Sens dessus dessous*, Homnisphères 2004

René Passet, *Une économie de rêve*, Mille et une nuits

Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Denoël 1970

Serge Latouche, *La planète uniforme*, Climats 2000

Susan George, *Le rapport Lugano*, Fayard 2000

Hans-Peter Martin et Harald Schumann, *Le piège de la mondialisation*, Actes Sud 1997

Joseph E. Stiglitz, *La grande désillusion*, Fayard 2002

Joseph E. Stiglitz, *Quand le capitalisme perd la tête*, Fayard 2003

Hervé René Martin, *La mondialisation racontée à ceux qui la subissent*, Climats 1999

Hervé René Martin, *La fabrique du diable*, Climats 2003

Riccardo Petrella, *Ecueils de la mondialisation*, Fides 1997

Viviane Forrester, *La dictature du profit*, Fayard 2000

Viviane Forrester, *L'horreur économique*, Fayard 1996

Philippe Labarde et Bernard Maris, *Malheur aux vaincus*, Albin Michel 2002

Jean Claude Liaudet, *Le complexe d'Ubu*, Fayard 2004

Loïc Wacquand, *Punir les pauvres*, Agone 2004

Jean Claude Guillebaud, *L'homme est-il en voie de disparition*, *Les grandes conférences*, Fides 2004

Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, Climats 2000

Raoul Vaneigem, *Pour une internationale du genre humain*, Le Cherche Midi 1999

Raoul Vaneigem, *Nous qui désirons sans fin*, Le Cherche Midi 1996

Raoul Vaneigem, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Payot 2002

Laurent Cordonnier, *Pas de pitié pour les gueux*, Raisons d'agir 2000

Jacques Sapir, *Les économistes contre la démocratie*, Albin Michel 2002

Bernard Maris, *Antimanuel d'économie*, Bréal 2003

Jean Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde*, Fayard 2002

Jean-Luc Gréau, *L'avenir du capitalisme*, Gallimard 2005

Jean de Maillard, *Le rapport censuré*, Flammarion 2004

Guy Debord, *La société du spectacle*, Buchet Chastel 1967
André Comte-Sponville, *Le capitalisme est-il moral ?*, Albin
Michel 2004
... et Khalil Gibran, *Le Prophète*, Mille et une nuits